

Jérôme Guitton

Muriel Leray

Lire *Les Traductions*  
*des Autres*

à l'occasion des dernières parutions du Théâtre Typographique  
26 novembre 2025, Librairie Tschann, Paris

Nous remercions Bénédicte Vilgrain, notre éditrice, et nos camarades de lecture, Emilien Chesnot, Simon Quéheillard, Sabine Macher.

*Les Traductions des Autres, une redite* est paru en mars 2025 aux éditions du Théâtre Typographique.

[www.thty.fr](http://www.thty.fr)

## Jérôme Guitton

—

Le dernier livre d'Émilien Chesnot (*ZA*) se termine sur 10 notes ; il y a un trouble qui se manifeste dans les toutes premières, exemplairement au paragraphe 2 :

Il a pour l'instant sous les yeux des livres de poèmes, qu'il lit sans ménagement : en diagonale, sauvagement, trop vite ou trop lentement – du coup, sa compréhension des écrits ne peut jamais complètement se former. Il s'en tient à des hypothèses quant au sens de ce qu'il lit, à des suppositions quant aux intentions qui s'expriment ; fait la sourde oreille aux rythmes, aux lexiques personnels. Sens, rythme, lexiques, intentions : ces signatures répétées se dissolvent petit à petit dans la vitesse et la lenteur de sa presque ou trop-lecture.

Description d'un lecteur, méthode d'un poète ? Ce lecteur, est-ce n'importe qui, et ce poète, est-ce Émilien ? L'ambiguïté entretient une sorte de solidarité entre lecture et écriture.

On connaît un trouble similaire en écrivant à plusieurs mains, ou en lisant des mythes : ça parle, mais depuis où ?

Ce n'est sans doute pas un hasard si les opérations de composition se ressemblent. Comme les poèmes de *ZA*, les mythes sont faits de fragments d'amphore, pour reprendre une image de Walter Benjamin. Les morceaux peuvent flotter librement, ou on peut les coller selon leur bord. Sans recomposer une amphore complète, on pourrait vouloir retrouver l'axe du tour de son potier. Ce serait l'idée des *Mythologiques* de Lévi-Strauss, qui n'ont pas grand chose à voir avec le livre d'Émilien.

Flotter ou tourner, ce n'est pas le même mouvement. Certaines langues américaines sont très pointilleuses sur ce type de distinction : les langues dénées, et en particulier le Chilcotin, autour duquel nous avons tourné dans notre petit livre (*Les Traductions des Autres*). On y décrit brièvement la classification des verbes de mouvement :

En chilcotin, on a un groupe pour "jeter", un autre pour "se déplacer"... et un autre pour "être au repos (ici)". Celui-ci offre la plus grande puissance de dérivation ; en particulier, avec une dérivation transitive, on forme "mettre au repos (avec soi)", qui signifie : "porter". Comme si le locuteur se plaçait imaginativement dans le corps de l'agent : lorsque je porte un objet, l'objet se déplace en même

temps que moi ; il est donc immobile par rapport à moi. Le hibou s’envole ; l’enfant est au repos sous ses griffes.

Lorsque l’on traduit une histoire dans ce type de phrase, certains actes doivent paraître plus légers, plus aériens. L’enlèvement de l’enfant se fait sans effort. Quand on traduit, certes ; mais est-ce ainsi que l’on pense quand on parle. Quand le Chilcotin est sa langue maternelle. L’influence d’une morphologie exotique se surestime.

Alors revenons au Français, langue qui nous paraît moins étrange. On ne dirait pas *être au repos ici*, mais *se trouver* ; verbe pronominal :

On sait que l’on dérive des verbes pronominaux comme “se laver”, “se battre”, “s’embrasser” à l’aide des pronoms réfléchis ; manière d’introduire une réflexion de l’action sur soi-même, ou une réciprocité entre deux acteurs. Les manuels de français nous rappellent qu’il y a aussi des emplois idiomatiques, où le sens change complètement avec le réflexif. Je me trouve ici devant vous ; me suis-je cherché avant ? Si je me suis rendu à la librairie, est-ce que je lui appartiens ? Plus tôt dans la soirée, quand je me suis saisi de mon sac, est-ce moi-même que j’avais empoigné ?

L'écart est plus sensible pour un anglophone, lequel use moins du réflexif : il peut, avec le verbe, alterner entre une modification pour elle-même et un changement causé depuis l'extérieur. Il dit : la porte ouvre, sans insister sur le fait qu'elle agirait sur elle-même. Nous tournions autour de ce type d'écart :

La table vida : c'est une chose que nous aurions du mal à entendre. La théière disparaît ; c'est plus juste.

Curieusement. La grammaire nous permettrait de décrire certains changements sans mettre en évidence un acteur.

Mais pas tous. L'agent peut revenir avec un causatif : j'ai fait disparaître la tasse dans l'évier. C'est pour laver la vaisselle à travers la main.

Il peut y avoir deux moyens d'exprimer un changement : depuis l'intérieur, comme de lui-même ; ou depuis l'extérieur, en montrant ce qui le provoque, le déclenche ou le permet. Le français tend à partir du dehors. Il peut dériver le cœur en utilisant le réflexif : la lèvre se fend ; la blessure est-elle sa propre cause. La lèvre s'est-elle brisée sur sa moue triste. L'intérieur ne l'a pas mise en colère, malgré les dires de l'agression.

Les langues salish seraient plus proches du mouvement pour lui-même, par lui-même. Ce qui s'exprimerait singulièrement dans leur propre version du mythe du hibou, lorsque la mère de l'enfant enlevé arrive au bout de sa recherche.

Dans la version cœur d'alène, lorsque la mère retrouve son fils, il a grandi et est devenu adolescent ; il ne la reconnaît pas. Pour s'assurer que c'est bien sa mère, il la soumet à une série d'épreuves : qu'elle saute et retombe exactement dans ses pas à lui ; qu'elle jette un seau plein d'eau et que pas une goutte n'en tombe.

Dans notre langue, la mère est sujet du jet ; ce qui donne le sentiment qu'elle maîtrise cette action ; à l'accompli, avec l'auxiliaire avoir, on pourrait même la sentir en possession de l'acte : elle aura (le) jeté. Le seau est l'objet du jet : il semble assujetti. Par contre, il est le sujet de sa chute : il tombe. Le seau est même sujet d'une action négative : il ne se renverse pas ; sait-on s'il refuse de se répandre ?

Je force le trait pour souligner une opposition. En cœur d'alène, comme dans les autres langues salish, cette action ne s'écrit pas en termes de relation sujet-objet. [...] Lorsqu'un agent est précisé, il est relégué au bord de la phrase : on jette

par la main de la mère ; ça ne saute guère hors du seau ce qui est de l'eau. [...]

[...] si je dis :

Elle jette un seau et tombe

...un francophone [...] verra la mère tomber ; elle est le sujet implicite de la seconde proposition. Pour un Cœur d'Alène [...], c'est le seau qui pourrait être le patient implicite de la chute. Un Cœur d'Alène pourrait même dire, sans y entendre la moindre étrangeté :

Elle jette un seau, tombe et ne se renverse pas.

La mère doit être comme l'ombre du fils, sauter exactement dans ses pas ; et l'eau doit être comme l'ombre du seau, indétachable. L'eau reste un lieu pour l'épreuve de l'inséparation, jusqu'à la fin de l'histoire.

La mère et son fils marchèrent vers la montagne, jusqu'au bord de la falaise. J'ai soif, dit la mère. Redescends au lac pour moi. Dès qu'il fut arrivé, le lac immergea, il baigna et baigna, amusant longuement. Voilà sa mère assoiffée, assoiffée jusqu'à ce qu'il revînt. Elle but.

J'en veux encore, entendit le fils. Il repartit ; sitôt arrivé, déshabillé, et l'eau accueillit à nouveau. De nouveau il joua, sa mère attendait, tant et si bien que le décès approcha.

Alors que sa gorge desséchait, son fils revint avec l'eau ; elle rafraîchit. Elle dit : je parle, mon enfant ; éloigne-toi rapidement, car je défaille comme si je mourais ; séparons-nous. Ton amour de l'eau est trop grand. Tu seras grèbe, oiseau des lacs ; je serai merle, oiseau de broussaille ; présage de mort.

“Fin de l’histoire. Mais quand on tente de raconter, une autre voix surgit. Je l’ai entendue dans des textes de Muriel, presque malgré elle.”

Muriel Leray

—

Je dois vous dire la vérité : je ne sais pas vraiment de quoi parle  
*Les Traductions des Autres*. J'écrivais juste ailleurs :

Je croyais que chaque phrase devait commencer par amour.  
Je le crois toujours.

Quand il a été question de mariage, je suis entrée dans le livre.  
Page 11, ça dit :

Chez les Thompson, un contact entre un garçon et une fille,  
même accidentel, valait mariage

Et j'ai commencé comme ça ma réponse :

tu remplis mes yeux avec ton corps nu et de vase, tu soulèves  
le mien et une tempête, tout ce mauvais air qui stagnait dans  
le cœur, ce qui remue au fond de la nuque je le dénoue,  
l'odeur dont je t'ai imprégné, les gestes qui t'inquiètent

je les dirige voici ce que je fais, je te donne des forces depuis  
ton crâne et sous tes pieds, je t'imprègne d'odeurs je  
t'imprègne, je te fais heureux depuis le fond de tes pensées  
tu deviens incarné, j'y travaille

Et c'est ça. Parfois on rentre chez soi et l'odeur de quelqu'un d'autre vient avec nous. Je crois que c'est ce qu'on a fait, avec ces histoires de traductions. Parler vite, sentir lentement une odeur laissée sur un vêtement à un mètre de là.

Les impuissances du langage sont belles mais me rendent triste, parfois. Décris-moi le goût du café, ou alors, viens me brûler.

Il y a quelques mois je notais :

Je cherche la parole qui le résume tout entier

alors qu'il me faudrait seulement pouvoir frapper, tuer mes enfants, maudire, te rendre impuissant et puis m'appeler Médée

Je me suis habillée de ce mythe grec pour parler d'un amant. Pourtant moi je n'ai pas d'enfant. Comme Médée, pas d'enfant vivant. Alors j'écrivais :

Les enfants dormaient, leurs corps contre le mien. J'aurais voulu les annoncer ou les promettre, mais je savais que dire leurs noms n'allait pas suffire. Il fallait peut-être que le monde entier me soutienne dans cette promesse, que chaque geste, chaque chose vue ou touchée, dise cette

volonté avec moi. Je procède comme ça. Je tourne en rond, il me semble que je prononçais encore une fois tout ce que je savais dire. J'avais le goût d'une herbe inconnue sur la langue, je voyais un ciel que je n'avais pas regardé jusque-là. Même les pierres sous la boue auraient une place, moi je me levai, et les enfants ne se réveillaient pas. Peut-être il faudrait que ce soit un autre jour, j'avais attendu un jour de fête. Il ne se passait rien. Faiblesse du langage, mais si je n'ai que ça ?

Noël de l'année dernière, un autre mythe entrait ma tête, opaque et petite, celui de la nativité, et je l'envoyais sans raison particulière à Bénédicte, qui l'a ajouté sur le site des éditions.

Un extrait :

Il n'y avait pas de place pour moi et mes enfants dans la salle commune. Dehors, des nuits passaient, troupeaux, lumières, températures, directions des vents, un ensemble composite, des sédiments. À côté, je pensais quand même au monde, à mon fils premier-né et peut-être aux suivants. Ils s'adorèrent. Si on apporte du foin, les animaux sont venus d'eux-mêmes et ils font de la boue même s'il n'est pas permis de le faire. On sait que les prophéties décrivent des

comportements aberrants. On dirige l'eau de la flaque à ses mains pour la rendre claire.

À mesure de leur arrivée, on s'organisait avec les bêtes. On les alignait et on leur demandait de réciter leurs noms et ce qu'ils savaient faire, coq, mulet, passereau, chevrette, bouc châtré, sarcelle, dindonneau, grillon, serpent, crapaud solitaire, belette et surtout le chien. S'ils ne savaient pas encore parler, ils devaient crier ou tourner sur eux-mêmes, et puis s'ils ne voulaient pas, on ne pouvait rien faire d'autre que les énumérer dans un cahier, espérant qu'ils apprennent.

Je suis soucieuse de comment nommer, et de ce que ça soulève. Comment on parle de ce qu'on ne connaît pas, contes salish ou hérédité. Ce qui m'arrange (et ne me regardez pas de travers) c'est d'écrire parfois sous dictée : j'entends une langue que je ne comprends pas, et je fais ce que je peux à partir de là.

Quelque chose dit mon nom en utilisant ma bouche, ça appelle. Cette petite sensation d'être humain se verse, il est temps de retourner à la terre fille vaste, ton combat maintenant s'arrête, le monde plie autour et en dedans (...).

Quand enfin elle ne dit plus rien, d'un coup elle se retourne et elle demande si je suis jolie, je suis jolie hein ? Comme elle est pénible ! (...)

Elle dit mon nom et je le dis avec mes lèvres, dans sa langue facile quand on arrête le débat, elle appelle. Revenir est une décision, difficile, prendre une respiration à nouveau lâcher la main, ma terre, et ne plus parler pour elle. À la surface du réel cette vague interne s'arrache, douleur un instant et tout redevient clair, la matière des choses, l'activité, l'air, le sang dans le cerveau, l'angoisse et les choses humaines, inutiles, la sensation de la faim.

Pourquoi choisir de vivre, quand je suis la mère de tout ce qui est et que je dis vos noms, vos noms de pierre, qui sont aussi le mien ?

Comment des mots qui viennent d'ailleurs entrent dans une bouche ? Jérôme avant disait :

Le français tend à partir du dehors. Il peut dériver le cœur en utilisant le réflexif : la lèvre se fend.

Ça me fait penser à une histoire du Yémen :

Une jeune fille arrivait, un jeune homme la vit et ils se tombèrent dans les bras. Leur amour et leur tristesse étaient si grands qu'ils moururent à l'instant même en s'embrassant. On les enterra, un arbre poussa. Un chameau s'arrêta et en mangea les feuilles, s'y blessant. Depuis, leur lèvre fendue.

Tout s'est passé vraiment très vite. L'amant dont je vous parlais tout à l'heure m'a une fois embrassée jusqu'à me fendre la lèvre. Nous avons tous les deux une cicatrice juste là, qui pourtant précède pour lui comme pour moi l'évènement.

C'est peut-être par là que sont rentrés, ce soir, des mots dans ma bouche.